

cinéma

QUATRE VINGT TROIS

LE GRAND PAYSAGE D'ALEXIS DROEVEN

Jean-Jacques Andrien



Film de respect sans solennité ni condescendance ni nostalgie

VOILA enfin un film qui possède une respiration, je veux dire une âme. On sent constamment l'auteur en profonde harmonie avec ses personnages, le paysage où ils évoluent et le propos qu'il leur insuffle. Un film qui, par l'image d'abord, raconte un moment important dans la vie d'un homme jeune soudain aux prises avec son environnement socio-économique mais aussi avec son destin au moment de la mort de son père.

Cet homme est calme comme l'écoulement des douces ondulations de l'Aubel que le metteur en scène connut en son enfance et où il vécut deux années au milieu des vallonnements, des plaines embrumées, des fermes-hameaux et de ses habitants avant de tourner le *Grand paysage d'Alexis Droeven*.

Mais cette interrogation, commune à beaucoup de films, n'est pas posée hors du temps. Jean-Jacques Andrien la situe bien précisément dans les Fourons, territoire wallon enclavé, annexé disent certains, dans la province flamande du Limbourg, malgré un référendum opposé à la décision gouvernementale. Aussi, le conflit interne du jeune fermier moderne, Jean-Pierre, s'inscrit-il à l'intérieur d'un affrontement permanent entre cette communauté wallonne encerclée qui défend sa personnalité et les extrémistes flamands qui, régulièrement, les provoquent avec une violence filmée sur le vif par, Jean-Jacques Andrien lui-même lors de la préparation de son film.

Ainsi ponctue-t-il par des retours en arrière « d'actualités », la réflexion de Jean-Pierre Droeven projeté dans l'action à la mort subite de son père au crépuscule d'un de ces week-

ends où des manifestants flamigants, fascistes notoires, l'on poussé au bout de ses forces. Comme un gibier sur son territoire.

Alexis Droeven mort, son fils qui l'a accompagné dans sa lutte avec la mutation de l'agriculture, rassemble les moments forts de la vie de son père afin de déterminer son attitude vis à vis du legs et de son avenir. Et c'est là qu'à son rythme respiratoire fait de longues aspirations, Jean-Pierre nous conduit par son regard sur le grand paysage laissé par Alexis Droeven.

Héritier, nouveau propriétaire, il fait le constat des lieux, délimite le champ de son action possible, pèse le poids des servitudes et prend sa mesure à l'échelle d'un paysage apparemment immuable mais où tout bouge et change sous les pressions, invisibles à l'œil nu, de l'extérieur c'est-à-dire la politique communautaire agricole.

Mais, à part un flash-back d'actualités sur une manifestation d'agriculteurs européens à Bruxelles et une séquence sur une réunion syndicale agricole, Jean-Jacques Andrien ne dit jamais platement, n'explique pas avec les mots du dialogue. Il montre par le regard de Jean-Pierre — et la photographie étonnante par sa franchise de Barsky — la vie qui change à travers la découverte d'une ferme du passé — (là où le fossoyeur donne un coup de main pendant ses congés) ; dans la lente visite d'une étable moderne et, surtout, dans la séquence des funérailles aux dominantes vertes-Courbet, par la présence permanente de ce paysage lié à la vie et à la mort du père.

Paysage de brume et de brouillard, celui qui s'arrête à la fenêtre de la

cuisine immaculée où les deux frères, solitaires, boivent le café du matin ; paysage caressé par le regard de Jean-Pierre qui, peu à peu, prend conscience qu'il en est issu comme de la mère qui l'a mis au monde. Lentement.

Car, entre la révélation de cette réalité du paysage où sa vie est inscrite et lui-même, la lumière n'arrive qu'après être tamisée de multiples écrans naturels dans l'image : fenêtre, porte, vitres, de voiture ou de train. Ecrans pareils à la densité de la brume sur la plaine et que, peu à peu, à travers la connaissance de son père, Jean-Pierre éliminera, en toute conscience de sa vérité.

Et le travail de mise en scène de Jean-Jacques Andrien, avec une pudeur et un respect puisés sans doute dans la profonde connaissance de la réalité qu'il voulait filmer, réussit à allier la vision subjective de son personnage et son action sans jamais l'embarrasser d'explication psychologiques.

S'appuyant sur de longs plans, des cadrages rigoureux, la captation

d'une lumière rare associée à une musique qui renforce la sensualité de la vision, J.-J. Andrien fait sentir à travers ses acteurs professionnels ou sortis du réel, comme par la vibration de l'air, le poids de l'homme à la terre et le poids de la terre sur l'homme.

Il faut saluer, comme le firent les membres de la FFCC en lui décernant leur prix au Festival de Prades, le *Grand paysage d'Alexis Droeven*, qui, avec un respect sans solennité ni condescendance ni nostalgie, donne à l'agriculteur bien au delà de sa situation originale aux Fourons, sa vraie place parmi les personnages du cinéma contemporain.

Pierre Verbraeken

LE GRAND PAYSAGE D'ALEXIS DROEVEN. Belgique, 1981, Eastmancolor, 1 h 30. Prod. Les films de la Drève, RTBF-Liège, Les radio cinés. Réal., scén.: Jean-Jacques Andrien. Dial.: Frank Venaille. Assist.: Albert Jurgenson. Phot.: Georges Barsky. Son: Henri Morelle. Mont.: J.F. Naudon. Mix.: Maurice Gilbert. Int.: Jerzy Radziwilowicz (Jean-Pierre), Nicole Garcia (Elizabeth), Maurice Garrel (Alexis), Jean Declair (Jacob), et les habitants de la région d'Aubel.

Des intérieurs calmes dans des fermes perdues, dispersées dans le paysage wallon annexé en pays flamand.

